

le capital et son singe

à partir du texte *Le Capital* de **Karl Marx**

mise en scène **Sylvain Creuzevaut**



La Colline – théâtre national

1415

Il est magnifique, dans l'infinie solitude d'un bord de mer, sous un ciel voilé, de porter ses regards sur une immense étendue d'eau déserte. Mais il faut pour cela s'y être rendu, devoir en repartir, désirer passer de l'autre côté, ne pas pouvoir, regretter l'absence de tout ce qui fait la vie et percevoir pourtant la voix de cette vie dans la rumeur des flots, le souffle du vent, la fuite des nuages, le cri solitaire des oiseaux. Il faut pour cela une prétention adressée par le cœur et une privation, si je peux m'exprimer ainsi, imposée par la nature. Mais devant le tableau, ceci est impossible, et ce que j'étais censé trouver dans le tableau lui-même, je l'ai d'abord trouvé entre le tableau et moi, tout à la fois une prétention que mon cœur adressait au tableau et une privation que ce tableau m'imposait; et c'est ainsi que je devins moi-même le moine, le tableau devint la dune, mais ce vers quoi devait tendre mon regard porté par un ardent désir, la mer, était totalement absent. Il n'est rien de plus triste et de plus pénible qu'une pareille situation dans le monde: être la seule étincelle de vie dans l'immense empire de la mort, le centre solitaire d'un cercle solitaire. Le tableau est là, avec ses deux ou trois objets pleins de mystère, pareil à l'Apocalypse; on le dirait pris par les pensées nocturnes de Young; et comme dans sa monotonie et son infinitude il n'a d'autre premier plan que le cadre, on a l'impression, en le contemplant, d'avoir les paupières coupées. Pourtant il ne fait aucun doute que l'artiste s'est engagé sur une voie nouvelle dans le domaine de son art, et je suis convaincu qu'on pourrait, avec l'esprit qui est le sien, représenter un mille carré de sable du Brandebourg avec un buisson de ronces où, solitaire, une corneille gonfle ses plumes, et qu'un tableau de ce genre ne pourrait manquer de faire une impression digne d'Ossian ou de Kosegarten. Oui, si l'on peignait ce paysage avec sa propre craie, avec sa propre eau, je crois vraiment que l'on pourrait faire hurler les renards et les loups: le plus puissant éloge, sans aucun doute, que l'on puisse adresser à ce genre de peinture de paysage. – Mais mes impressions personnelles sur ce merveilleux tableau sont trop confuses; c'est pourquoi, avant d'oser les formuler pleinement, j'ai décidé de m'instruire en écoutant les commentaires de ceux qui, deux par deux et du soir au matin, passent devant.

Heinrich von Kleist

Impressions devant un paysage marin de Friedrich, 1810



Le Capital et son Singe

à partir du texte *Le Capital* de **Karl Marx**

mise en scène **Sylvain Creuzevault**

lumière **Vyara Stefanova** et **Nathalie Perrier**

scénographie **Julia Kravtsova**

costumes **Pauline Kieffer** et **Camille Pénager**

masques **Loïc Nébréda**

avec

**Vincent Arot, Benoit Carré, Antoine Cegarra,
Pierre Devérines, Lionel Dray, Arthur Igual,
Clémence Jeanguillaume, Léo-Antonin Lutinier,
Frédéric Noaille, Amandine Pudlo, Sylvain Sounier,
Julien Villa, Noémie Zurletti**

production **Le Singe,**

coproduction **Nouveau Théâtre d'Angers – Centre dramatique national
Pays de la Loire, La Colline – théâtre national, Festival d'Automne à Paris,
Comédie de Valence – Centre dramatique national Drôme Ardèche,
La Criée – Théâtre national de Marseille,**

**Le Parvis – Scène nationale Tarbes Pyrénées, Printemps des comédiens,
MC2 : Grenoble, La Filature – Scène nationale de Mulhouse,
L'Archipel – Scène nationale de Perpignan, Théâtre national de Bruxelles,
Le Cratère – Scène nationale d'Alès, GREC 2014 Festival de Barcelona,
TnBA – Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine, Kunstenfestivaldesarts,
NxtStp (avec le soutien du Programme Culture de l'Union Européenne)**

avec la participation du Théâtre Garonne et du Théâtre national de Toulouse

Le projet est soutenu par la Direction générale de la création artistique
du ministère de la Culture et de la Communication.

Coréalisation **La Colline – théâtre national, Festival d'Automne à Paris**

du 5 septembre au 12 octobre 2014

Grand Théâtre

du mercredi au samedi à 20h, le mardi à 19h30 et le dimanche à 15h

équipe technique de la compagnie
régie générale **Michael Schaller**
régie lumière **Gaëtan Veber**

équipe technique de La Colline
régie générale **Laurence Barrère** et **Bruno Arnould**
régie son **Éric Georges** régie lumière **Nathalie De Rosa**
électricien **Pascal Levesque** machinistes **Thierry Bastier, Marjan Bernacik**
accessoiriste **Anne Wagner** habilleuse **Sonia Constantin**

production et diffusion **Élodie Régibier**

Calendrier des représentations

du 18 au 28 mars 2014 (création)
Nouveau Théâtre d'Angers – Centre dramatique national Pays de la Loire
du 3 au 9 avril 2014
Comédie de Valence – Centre dramatique national Drôme Ardèche
du 16 au 23 avril 2014
Théâtre Garonne, en partenariat avec le Théâtre national de Toulouse
25 et 26 avril 2014
Le Parvis – Scène nationale Tarbes Pyrénées
du 12 au 15 mai 2014
CDDB Théâtre de Lorient – Centre dramatique national
du 21 au 24 mai 2014
La Criée – Théâtre national de Marseille
6, 7 et 8 juin 2014
Culturgest, Lisbonne, en partenariat avec le Festival Alkantara
13, 14 et 15 juin 2014
Printemps des comédiens, Montpellier
24, 25 et 26 juillet 2014
Festival Grec, Barcelone
5 et 6 novembre 2014
La Scène Watteau – Scène conventionnée de Nogent-sur-Marne
avec le Festival d'Automne à Paris
du 26 au 29 novembre 2014
MC2 : Grenoble
4 et 5 décembre 2014
L'Archipel – Scène nationale de Perpignan
du 4 au 6 février 2015
La Filature – Scène nationale de Mulhouse
du 13 au 14 février 2015
Le Cratère – Scène nationale d'Alès
du 11 au 14 mars 2015
Bonlieu – Scène nationale d'Annecy
du 13 au 16 mai 2015
Théâtre national – Bruxelles, en partenariat avec le Kunstenfestivaldesarts
du 23 au 25 mai 2015
Théâtre Dijon-Bourgogne, Théâtre en Mai

Il faut être absolument moderne.

On a cherché une forme de représentation qui rendît insolite ce qui est banal, étonnant ce à quoi on est habitué, ce qu'on rencontre partout devait pouvoir paraître singulier, et beaucoup de choses apparemment naturelles devaient être reconnues comme des produits de l'artifice.

Avertissement au spectateur

Le Capital et son Singe que nous te donnons ici à jamais inachevé, spectateur bienveillant, a été composé par l'Auteur il y a quelques jours. Il a toujours eu l'intention de le terminer, mais l'aphasie a fini par l'emporter avant qu'il ait pu le mener jusqu'au terme désiré. Il recoud maintenant dans un coin de l'au-delà ses doigts aux yeux de tous. Comme la pièce contient beaucoup de choses remarquables qui seront, nous l'espérons, d'une grande utilité pour les chercheurs d'importances sur le passage de quelques acteurs à travers une assez mince épaisseur de planches, nous n'avons pas voulu t'en priver. Les producteurs goûtaient d'ailleurs sur ce point fort notre avis. L'Auteur hésita à donner pour titre à cet inachèvement de son œuvre *Des planches, du rabot et du balai*. Puis il jugea qu'elle s'en trouverait par trop polie; et qu'à regarder le double tranchant que toute action d'achever recèle, on en vient souvent à s'indécire entre l'écharde et le copeau. Les acteurs ont conséquemment pris la courageuse décision d'improviser ce qui de l'écriture était resté à l'état de fluidité, (...) à certains endroits à l'état de presque absence. En sorte qu'à la fin tout est bien; car l'art de l'acteur pour de bon qu'il puisse être, et quelque soient les formes qu'il prenne, redonne toujours le mouvement fluide qu'à priori la règle du jeu fige, ou son absence. L'autorité coagulée sur la feuille, ou dans les esprits, autrement comme au Principe, attend que

les acteurs grimacent. C'est ce qu'ils vont faire, ces singes. Et pour que tu n'ignores pas, et excuses plus facilement, les nombreuses obscurités, rudesses et imperfections qui s'y rencontrent çà et là, nous avons voulu t'en avertir. Adieu.

Il est bon de donner une conclusion émoquée à des recherches matérialistes. L'empoignement ferme, en apparence brutal, fait partie du sauvetage.

Toutes les révolutions importantes et qui sautent aux yeux doivent être précédées dans l'esprit de l'époque d'une révolution secrète, qui n'est pas visible pour tous, et encore moins observable par les contemporains et qu'il est difficile d'exprimer par des mots que de comprendre.

Vous me regardez en souriant et vous dites: la belle affaire! Ce n'est point par honte que l'on fait une révolution. Je répons: la honte est déjà une révolution; elle est vraiment la victoire de la Révolution française sur le patriotisme allemand qui en a triomphé en 1813. La honte est une sorte de colère, la colère rentrée. Et si toute une nation avait tellement honte, elle serait comme le lion qui se ramasse sur lui-même pour bondir. Même la honte, je l'avoue, n'existe pas encore en Allemagne; bien au contraire, ces misérables sont toujours patriotes. Mais quel système pourrait exorciser leur patriotisme, sinon ce système ridicule du nouveau chevalier? La comédie du despotisme qu'on joue avec nous est aussi dangereuse pour lui que le fut jadis la tragédie du despotisme pour les Stuarts et les Bourbons. Et quand on persisterait, longtemps encore, à ne pas voir qu'il s'agit d'une comédie, la comédie serait déjà une révolution. L'État est chose trop sérieuse pour qu'on en fasse une

arlequinade. Sans doute pourrait-on, durant un bon moment, abandonner au gré du vent un bateau rempli de fous ; il voguerait cependant vers sa destinée justement parce que les fous n'en croiraient rien. Cette destinée, c'est la révolution qui nous attend.

L'esprit me secourt enfin ! Je suis tout à coup inspiré et j'écris consolé : au commencement était l'action !

Et quel vin ! Quelle variété : du Bordeaux au Bourgogne, du Bourgogne au Nuits-Saint-Georges capiteux, au Lunel, au Frontignan du Midi, et de celui-ci au Champagne pétillant ! Quelle diversité entre le blanc et le rouge, entre le Petit Mâcon et le Chablis, et le Chambertin, le Château-Larose, le Sauterne, le vin du Roussillon, l'Ay mousseux ! Et quand on songe que chacun de ces vins produit une ivresse différente, que l'on peut parcourir avec quelques bouteilles tous les degrés entre le quadrille de Musard et *La Marseillaise*, entre la folle volupté du Cancan et l'ardeur sauvage de la fièvre révolutionnaire, pour enfin retrouver avec une bouteille de Champagne l'humeur de carnaval la plus gaie du monde !

Et la France seule a Paris, une ville où la civilisation européenne trouve son éclosion la plus parfaite, où se rassemblent toutes les fibres nerveuses de l'histoire européenne et d'où partent à intervalles réguliers les impulsions électriques qui font trembler tout un monde ; une ville dont la population associe comme aucun autre peuple la passion de la jouissance à la passion de l'action historique, dont les habitants savent vivre comme le plus raffiné des épicuriens d'Athènes et mourir comme le plus courageux des Spartiates, Alcibiade et Léonidas réunis en une seule personne ; une ville qui est vraiment, comme dit Louis Blanc, le cœur et le cerveau du monde.

Enfoncés, les Romantiques !

L'humanité ne sera heureuse que le jour où le dernier des tyrans aura été pendu avec les tripes du dernier prêtre.

La misère religieuse est tout à la fois l'expression de la misère réelle et la protestation contre la misère réelle. La religion est le soupir de la créature accablée, l'âme d'un monde sans cœur, de même qu'elle est l'esprit d'un état de choses où il n'est point d'esprit. Elle est l'opium du peuple.

Les hommes qui écrivent l'histoire ne se passionnent plus pour un héros ; ils commencent à comprendre que les temps sont plus intéressants que les hommes, et que le développement d'un caractère appartient au drame ; comme le développement d'une époque appartient à l'épopée ou à l'histoire.

Les victoires de la technique semblent être obtenues au prix de la déchéance totale. À mesure que l'humanité se rend maître de la nature, l'homme semble devenir esclave de ses semblables et de sa propre infamie. On dirait même que la pure lumière de la science a besoin, pour resplendir, des ténèbres de l'ignorance et que toutes nos inventions et tous nos progrès n'ont qu'un seul but : doter de vie et d'intelligence les forces matérielles et ravalier la vie humaine à une force matérielle. Ce contraste de l'industrie et de la science modernes d'une part, de la misère et de la dissolution modernes d'autre part – cet antagonisme entre les forces productives et les rapports sociaux de notre époque, c'est un fait d'une évidence écrasante que personne n'oserait nier.

Tout homme qui, avec une intelligence au-dessus de la moyenne, n'a ni propriété ni industrie, c'est-à-dire ne veut pas ou ne peut pas payer un tribut à l'État, doit être considéré comme un homme dangereux au point de vue politique.

Le spectacle de ces deux cent mille baïonnettes ne sortira jamais de ma mémoire. [...] Les légions des quartiers riches présentaient seules un très grand nombre de gardes nationaux revêtus de l'habit militaire. [...] Dans les légions des faubourgs qui, à elles seules, formaient de longues armées, on ne voyait guère que des vestes ou des blouses, ce qui ne les empêchait pas de marcher avec une contenance très guerrière. La plupart d'entre elles, en passant, devant nous, criaient : "Vive la république démocratique !" ou chantaient la Marseillaise et l'air des Girondins. [...] Les bataillons de la garde mobile firent entendre des acclamations diverses qui nous laissèrent pleins de doutes et d'anxiété sur l'intention de ces jeunes gens ou plutôt de ces enfants qui tenaient alors, plus que personne, dans leurs mains nos destinées. Les régiments de ligne qui fermaient la marche défilèrent en silence. J'assistai à ce long spectacle, le cœur rempli de tristesse, je sentais que c'était la revue des deux armées de la guerre civile que nous venions de faire.

Oui, Messieurs, c'est la guerre entre les riches et les pauvres : les riches l'ont voulu ainsi ; ils sont en effet les agresseurs. Seulement ils considèrent comme une action néfaste le fait que les pauvres opposent une résistance. Ils diraient volontiers, en parlant du peuple : cet animal est si féroce qu'il se défend quand il est attaqué.

*Der Hahn ist tot, der Hahn ist tot,
Er kann nicht mehr kräh'n, kokodi, kokoda,
Kokokokokokokokodi, kokoda*

Vous appelez barricade un cabriolet de place renversé par deux polissons ?



Les marchandises ne peuvent pas aller d'elles-mêmes au marché, elles ne peuvent pas s'échanger elles-mêmes. Il faut donc nous retourner vers leurs gardiens, les possesseurs de marchandises. Les marchandises sont des choses, elles n'offrent donc pas de résistance à l'homme. Si elles n'obéissent pas de bon gré, il peut employer la force, autrement dit, il peut les prendre¹. Pour mettre ces choses mutuellement en rapport comme marchandises, il faut que les gardiens des marchandises se comportent les uns envers les autres comme des personnes dont la volonté habite ces choses : si bien que chacun, en aliénant sa propre marchandise, ne s'approprie celle d'autrui que d'accord avec sa volonté, donc au moyen d'un acte de volonté commun à tous les deux. Ils doivent donc se reconnaître réciproquement comme propriétaires privés. Ce rapport juridique, qui a pour forme le contrat, développé ou non légalement, est un rapport de volontés dans lequel se reflète le rapport économique. Le contenu de ce rapport de droit ou de volonté est donné par le rapport économique proprement dit. Les personnes n'existent ici l'une pour l'autre que comme représentants de marchandise, et donc comme possesseurs de marchandises. Nous verrons d'une manière générale dans le cours du développement que les masques économiques dont se couvrent les personnes ne sont pas autre chose que la personification des rapports économiques, et que c'est en tant que porteurs de ces rapports qu'elles se rencontrent.

¹ Au XII^e siècle, tant renommé pour sa piété, on trouve souvent parmi ces marchandises des choses très délicates. C'est ainsi qu'un poète français de ce temps dénombre parmi les marchandises proposées sur le marché du Landit, à côté des étoffes, des chaussures, du cuir, des outils de labour et des peaux, "des femmes folles de leur corps".

Les expositions universelles sont les lieux de pèlerinage de la marchandise comme fétiche. "L'Europe s'est déplacée pour voir des marchandises", écrit Taine en 1855. Les expositions universelles ont été précédées par des expositions industrielles nationales dont la première a eu lieu en 1798 sur le Champ-de-Mars. Ses promoteurs souhaitaient "qu'elle amusât les classes laborieuses et qu'elle devînt pour eux une fête de l'émancipation." Le monde du travail est au premier plan, mais en tant que clientèle, et l'industrie du divertissement ne s'est pas encore constituée pour l'encadrer. La fête nationale en tient lieu.

Les expositions universelles transfigurent la valeur d'échange des marchandises. Elles créent un cadre où la valeur d'usage passe au second plan. Elles inaugurent une fantasmagorie où l'homme pénètre pour se laisser distraire. L'industrie du divertissement l'y aide en l'élevant à la hauteur de la marchandise. Il s'abandonne aux manipulations de cette industrie grâce à la jouissance que lui procure son aliénation, par rapport à lui-même et par rapport aux autres.

La valeur d'échange n'a pu se former qu'en tant qu'agent de la valeur d'usage, mais sa victoire par ses propres armes a créé les conditions de sa domination autonome. Mobilisant tout usage humain et saisissant le monopole de sa satisfaction, elle a fini par *diriger l'usage*. Le processus de l'échange s'est identifié à tout usage possible, et l'a réduit à sa merci. La valeur d'échange est le condottiere de la valeur d'usage, qui finit par mener la guerre pour son propre compte.

Elle chantait la vallée des larmes terrestres où toutes joies s'évanouissent, et l'au-delà, où l'âme transfigurée s'épanouit dans les béatitudes éternelles. Elle chantait l'antique chant

du renoncement, l'Eiapoepia du Ciel, avec lequel, quand il pleurniche, on berce le peuple, ce gros bêta.

Cette constante de l'économie capitaliste qui est *la baisse tendancielle de la valeur d'usage* développe une nouvelle forme de privation à l'intérieur de la survie augmentée, laquelle n'est pas davantage affranchie de l'ancienne pénurie puisqu'elle exige la participation de la grande majorité des hommes, comme travailleurs salariés, à la poursuite infinie de son effort; et que chacun sait qu'il lui faut se soumettre ou mourir. C'est la réalité de ce chantage, le fait que l'usage sous sa forme la plus pauvre (manger, habiter) n'existe plus qu'emprisonné dans la richesse illusoire de la survie augmentée, qui est la base réelle de l'acceptation de l'illusion en général dans la consommation des marchandises modernes. Le consommateur réel devient consommateur d'illusions. La marchandise est cette illusion effectivement réelle, et le spectacle sa manifestation générale.

Qui a des soucis a aussi des liqueurs!

Kin Yeh disait: "Partir en guerre contre l'art de mauvaise qualité et en réclamer un meilleur, ou vitupérer le goût du peuple, à quoi bon?" Il vaudrait mieux demander: "Pourquoi le peuple a-t-il besoin de stupéfiants?"

Je suis l'être le plus pacifique qui soit. Mes désirs sont: une modeste cabane avec un toit de chaume, mais dotée d'un bon lit, d'une bonne table, de lait et de beurre bien frais avec des fleurs aux fenêtres; devant la porte quelques beaux arbres; et si le bon Dieu veut me rendre tout à fait heureux, qu'il

m'accorde de voir à peu près six ou sept de mes ennemis pendus à ces arbres. D'un cœur attendri, je leur pardonnerai avant leur mort, toutes les offenses qu'ils m'ont faites durant leur vie – certes on doit pardonner à ses ennemis, mais pas avant qu'ils soient pendus.

Avertissement au spectateur II

Que *Le Singe* considère le temps historique comme un fil à retordre, c'est un fait; qu'il use de noms comme de pignons sur rue, et en fasse des lieux dont on ne reconnaît que la porte d'entrée, et qu'on n'y reconnaisse à l'intérieur plus rien du tout, on n'en peut douter; qu'il les farcisse de fantasmagories, d'outrances ou de timidités, de mentir-peut-être-vrai, il ne le nie pas; qu'il les considère comme ses grimaces, c'est encore très bien; mais s'il venait à prétendre faire théâtralement ici un travail historiographique, il en voulant échanger cette sorte de monnaie vous tromperait.

Les mots qui expriment le mal sont destinés à prendre une signification d'utilité. Les idées s'améliorent. Le sens des mots y participe.

Le plagiat est nécessaire. Le progrès l'implique. Il serre de près la phrase d'un auteur, se sert de ses expressions, efface une idée fausse, la remplace par l'idée juste.

La réforme de la conscience consiste seulement en ceci qu'on réveille le monde [...] du rêve qu'il fait sur lui-même.

Excité d'un désir curieux,
Cette nuit je l'ai vue arriver en ces lieux,
Triste, levant au ciel ses yeux mouillés de larmes,
Qui brillaient au travers des flambeaux et des armes,
Belle, sans ornement, dans le simple appareil
D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil.

Le matérialisme historique doit renoncer à l'élément épique de l'histoire. En dynamitant celle-ci, il arrache l'époque à la "continuité" réifiée "de l'histoire". Mais il fait également exploser l'homogénéité de l'époque. Il la truffe d'écrasite, c'est-à-dire de présent.

Tous ces produits ont l'intention de se présenter à titre de marchandises sur le marché. Mais ils hésitent encore sur le seuil. De cette époque datent les passages et les intérieurs, les halls d'exposition et les panoramas. Ce sont les résidus d'un monde de rêve. L'exploitation des éléments du rêve au réveil est le cas type de la pensée dialectique. C'est pourquoi la pensée dialectique est l'organe de l'éveil historique. Chaque époque, en effet, ne rêve pas seulement de la prochaine et cherche au contraire dans son rêve à s'arracher au sommeil. Elle porte en elle sa propre finalité et la réalise – comme Hegel déjà l'a perçu – par les voies de la ruse. Avec l'ébranlement de l'économie marchande nous commençons à percevoir les monuments de la bourgeoisie comme des ruines bien avant qu'ils ne s'écroulent.

Il y a dans le trouble des lieux de semblables serrures qui ferment mal sur l'infini. Là où se poursuit l'activité la plus équivoque des vivants, l'inanimé prend parfois un reflet de leurs plus secrets mobiles : nos cités sont ainsi peuplées de sphinx méconnus qui n'arrêtent pas le passant rêveur, s'il ne tourne

vers eux sa distraction méditative, qui ne lui posent pas de questions mortelles.

L'image dialectique ne recopie pas le rêve ; je n'ai jamais voulu affirmer cela. Mais elle me semble bien contenir les instances, les lieux d'irruption de l'éveil, et même ne produire sa figure qu'à partir de ces lieux, tout comme une constellation céleste le fait par ses points de lumière. Donc ici un nouvel arc demande d'être tendu et maîtrisé, une dialectique : celle entre l'image et l'éveil.

Tes principes sauvés et tes lois conspuées,
Tes monuments hautains où s'accrochent les brumes,
Tes dômes de métal qu'enflamme le soleil,
Tes reines de Théâtre aux voix enchanteresses,
Tes tocsins, tes canons, orchestre assourdissant,
Tes magiques pavés dressés en forteresses,
Tes petits orateurs, aux enflures baroques
Prêchant l'amour, et puis tes égouts pleins de sang,
S'engouffrant dans l'Enfer comme des Orénoques,
Tes sages, tes bouffons neufs aux vieilles défroques.
Anges revêtus d'or, de pourpre et d'hyacinthe,
O vous ! soyez témoins que j'ai fait mon devoir
Comme un parfait chimiste et comme une âme sainte.
Car j'ai de chaque chose extrait la quintessence,
Tu m'as donné ta boue et j'en ai fait de l'or.

Le nombre de nos sosies est infini dans le temps et dans l'espace. En conscience, on ne peut guère exiger davantage. Ces sosies sont en chair et en os, voire en pantalon et paletot, en crinoline et en chignon. Ce ne sont point là des fantômes,

c'est de l'actualité éternisée.

Voici néanmoins un grand défaut : il n'y a pas progrès. [...]

Ce que nous appelons le progrès est claquemuré sur chaque terre, et s'évanouit avec elle. Toujours et partout, dans le camp terrestre, le même drame, le même décor, sur la même scène étroite, une humanité bruyante, infatuée de sa grandeur, se croyant l'univers et vivant dans sa prison comme dans une immensité, pour sombrer bientôt avec le globe qui a porté dans le plus profond dédain, le fardeau de son orgueil. Même monotonie, même immobilisme dans les astres étrangers. L'univers se répète sans fin et piaffe sur place. L'éternité joue imperturbablement dans l'infini les mêmes représentations.

La plus terrible des accusations portées contre une société qui jette au ciel comme projection d'elle-même cette image du cosmos.

Nous avons porté de l'huile là où était le feu.

Pendant le cours de la dernière quinzaine, il a été seize fois au bord du désespoir.

Je ne crois pas qu'on ait jamais écrit sur "l'Argent" en en manquant à ce point.

Le sujet de la connaissance historique est la classe combattante, la classe opprimée elle-même. Elle apparaît chez Marx comme la dernière classe asservie, la classe vengeresse qui, au nom de générations vaincues, mène à son terme l'œuvre de libération.

Cette conscience, qui se ralluma brièvement dans le spartakisme, fut toujours scandaleuse aux yeux de la social-démocratie. En l'espace de trois décennies, elle parvint presque à effacer le nom d'un Blanqui, dont les accents d'airain avaient ébranlé le XIX^e siècle. Elle se complut à attribuer à la classe ouvrière le rôle de rédemptrice des générations futures. Ce faisant elle énerma ses meilleures forces. À cette école, la classe ouvrière désapprit tout ensemble la haine et l'esprit de sacrifice. Car l'une et l'autre se nourrissent de l'image des ancêtres asservis, non de l'idéal d'une descendance affranchie.

Certes, nous avons besoin de l'histoire, mais nous en avons besoin autrement que le flâneur raffiné des jardins du savoir, même si celui-ci regarde de haut nos misères et nos marques prosaïques et sans grâce. Nous en avons besoin pour vivre et pour agir, non pour nous détourner commodément de la vie et de l'action, encore moins pour embellir une vie égoïste et des actions lâches et mauvaises.

On use de ce qu'on ne sait point, et ce qu'on sait, on n'en peut faire aucun usage.

Il est de plus en plus rare de rencontrer des gens qui sachent raconter une histoire. Et s'il advient qu'en société quelqu'un réclame une histoire, une gêne de plus en plus manifeste se fait sentir dans l'assistance. C'est comme si nous avions été privés d'une faculté qui nous semblait inaliénable, la plus assurée entre toutes : la faculté d'échanger des expériences. L'une des raisons de ce phénomène saute aux yeux : le cours de l'expérience a chuté. Et il semble bien qu'il continue à sombrer indéfiniment. Il suffit d'ouvrir le journal pour constater

que, depuis la veille, une nouvelle baisse a été enregistrée, que non seulement l'image du monde extérieur, mais aussi celle du monde moral ont subi des transformations qu'on n'aurait jamais crues possibles. Avec la Guerre mondiale, on a vu s'amorcer une évolution qui, depuis, ne s'est jamais arrêtée. N'avait-on pas constaté, au moment de l'armistice, que les gens revenaient muets du champ de bataille – non pas plus riches, mais plus pauvres en expérience communicable? Ce qui s'est répandu dix ans plus tard dans le flot des livres de guerre n'avait rien à voir avec une expérience quelconque, car l'expérience passe de bouche en bouche. Il n'y avait à cela rien d'étonnant. Car jamais expériences acquises n'ont été aussi radicalement démenties que l'expérience stratégique par la guerre de position, l'expérience économique par l'inflation, l'expérience corporelle par la bataille de matériel, l'expérience morale par les manœuvres des gouvernants. Une génération qui était encore allée à l'école en tramway hippomobile se retrouvait à découvert dans un paysage où plus rien n'était reconnaissable, hormis les nuages et, au milieu, dans un champ de forces traversé de tensions et d'explosions destructrices, le minuscule et fragile corps humain.

*J'aimerais que mon père ait été un requin
Qui eût déchiré quarante baleiniers
(Et dans leur sang j'aurais appris à nager)
Ma mère une baleine bleue mon nom Lautréamont
Mort à Paris 1871 inconnu.*

Camarades! L'humanité ne sera heureuse que le jour où le dernier bureaucrate aura été pendu avec les tripes du dernier capitaliste.

Intervention: *Et il serait bon que maintenant Lacan dise ce qu'il pense de la nécessité de sortir de l'Université en arrêtant de pinailler sur des mots, de contester un prof sur telle ou telle citation de Marx. Parce que le Marx académique, on en a ras le bol. On en entend baver dans cette fac depuis un an. On sait que c'est de la merde. Faire du Marx académique, c'est servir une Université bourgeoise. Si on doit foutre en l'air l'Université, ce sera de l'extérieur avec les autres qui sont dehors.*

Intervention: *Alors pourquoi es-tu dedans?*

Intervention: *Je suis dedans, camarade, parce que si je veux que les gens en sortent, il faut bien que je vienne leur dire.*

Lacan: *Vous voyez. C'est que tout est là, mon vieux. Pour arriver à ce qu'ils en sortent, vous y entrez.*

Intervention: *Lacan, permets, je termine. Tout n'est pas là parce que certains étudiants pensent encore qu'à entendre le discours de M. Lacan, ils y trouveront les éléments qui leur permettront de contester son discours. Je prétends que c'est se laisser avoir au piège.*

Lacan: *Tout à fait vrai.*

Intervention: *Si nous pensons que c'est en écoutant le discours de Lacan, de Foucault, ou d'un autre, que nous aurons les moyens de critiquer l'idéologie qu'ils nous font avaler, nous nous foutons le doigt dans l'œil. Je prétends que c'est dehors qu'il faut aller chercher les moyens de foutre l'Université en l'air.*

Lacan: *Mais le dehors de quoi? Parce que quand vous sortez d'ici, vous devenez aphasiques? Quand vous sortez, vous continuez à parler, par conséquent vous continuez à être dedans.*

Intervention: *Je ne sais pas ce que c'est, aphasique.*

Lacan: *Vous ne savez pas ce que c'est, aphasique? C'est extrêmement révoltant. Vous ne savez pas ce que c'est, un aphasique? Il y a quand même un minimum à savoir.*

Intervention: *Je ne suis pas vingt-quatre heures sur vingt-quatre à l'Université.*

Lacan: *Enfin vous ne savez pas ce que c'est qu'un aphasique?*

Intervention: *Lorsque certains sortent de l'Université, c'est pour se livrer à leurs tripatouillages personnels. D'autres sortent pour militer à l'extérieur. Voilà ce que veut dire sortir de l'Université. Alors, Lacan, donne rapidement ton point de vue.*

Lacan: *Faire une Université critique en somme? C'est-à-dire ce qui se passe ici? C'est ça? Vous ne savez pas non plus ce que c'est qu'une Université critique. On ne vous a jamais parlé. Bien. Je voudrais vous faire une petite remarque. La configuration des ouvriers-paysans a tout de même abouti à une forme de société où c'est justement l'Université qui a le manche. Car ce qui règne dans ce qu'on appelle communément l'Union des républiques socialistes soviétiques, c'est l'Université.*

Intervention: *Qu'est-ce qu'on en a à foutre? C'est pas du révisionnisme dont on parle, c'est du marxisme-léninisme.*

Lacan: *Assez. Vous me demandez de parler, alors je parle. Je ne dis pas des choses qui sont dans l'atmosphère. Je dis quelque chose de précis.*

Intervention: *Tu ne dis rien.*

Lacan: *Je ne viens pas de dire comment je conçois l'organisation de l'U.R.S.S.?*

Intervention: *Absolument pas.*

Lacan: *Je n'ai pas dit que c'était le savoir qui était roi? Je n'ai pas dit ça? Non?*

Intervention: *Et alors?*

Lacan: *Et alors, ça a quelques conséquences, c'est que, mon cher, vous n'y seriez pas très à l'aise. [...]*

Intervention: *On parle d'une Nouvelle Société. Est-ce que la psychanalyse aura une fonction dans cette société et laquelle?*

Lacan: *Une société, ce n'est pas quelque chose qui peut se définir comme ça. Ce que j'essaie d'articuler, parce que l'analyse*

m'en donne le témoignage, c'est ce qui la domine, à savoir la pratique du langage. L'aphasie, cela veut dire qu'il y a quelque chose qui flanche de ce côté-là. Figurez-vous qu'il y a des types à qui il arrive des machins dans le cerveau, et qui ne savent pas du tout se débrouiller avec le langage. Cela en fait plutôt des infirmes.

Vous ne me direz pas que j'estime trop le temps présent; et si pourtant je n'en désespère pas, ce n'est qu'en raison de sa propre situation désespérée, qui me remplit d'espoir.

Tu es déjà assez raisonnablement endiablé! et je ne trouve rien de plus ridicule au monde qu'un diable qui se désespère.

*Baal lorgne d'un œil les gras vautours tout là-haut
Qui guettent dans le ciel le cadavre de Baal.
Parfois Baal fait le mort. Mais qu'un vautour s'abatte -
Et Baal mange un vautour. Muet. Pour son dîner.*

Il faut être radicalement classique.

Il existe un tableau de Klee qui s'intitule "Angelus Novus". Il représente un ange qui semble sur le point de s'éloigner de quelque chose qu'il fixe du regard. Ses yeux sont écarquillés, sa bouche ouverte, ses ailes déployées. C'est à cela que doit ressembler l'Ange de l'Histoire. Son visage est tourné vers le passé. Là où nous apparaît une chaîne d'événements, il ne voit, lui, qu'une seule et unique catastrophe, qui sans cesse amoncelle ruines sur ruines et les précipite à ses pieds. Il voudrait bien s'attarder, réveiller les morts et rassembler ce qui a été démembré. Mais du paradis souffle une tempête qui s'est prise dans ses ailes, si violemment que l'ange ne peut plus les refermer. Cette tempête le pousse irrésistiblement vers l'avenir auquel il tourne le dos, tandis que le monceau de ruines devant lui s'élève jusqu'au ciel. Cette tempête est ce que nous appelons le progrès.

Walter Benjamin

Thèses sur la philosophie de l'histoire, 1940



Angelus Novus, Paul Klee, 1920

Sources

Arthur Rimbaud *Une saison en enfer*, "Adieu", avril-août 1873
Bertolt Brecht *Nouvelle technique d'art dramatique 1*, "Théâtre épique, éloignement", 1935 environ-1941
Le Singe 2014
Walter Benjamin *Paris, Capitale du XIX^e siècle: Le Livre des passages*,
Georg Wilhelm Friedrich Hegel
Karl Marx Lettre à Arnold Ruge, "Sur le coche d'eau, vers D.", mars 1843
Johann Wolfgang von Goethe *Faust*, 1808
Friedrich Engels "De Paris à Berne", *La Nouvelle Gazette Rhénane*,
Œuvres posthumes manuscrites, décembre 1848
Auguste Blanqui juillet 1830
Mémoires des pensées et sentiments de Jean Meslier (1664-1729),
publié par Voltaire en 1762
Karl Marx *Pour une critique de la philosophie du droit de Hegel*, 1844
Honoré de Balzac *Feuilleton des Journaux politiques*, XXXVIII, 1830
Karl Marx Allocution prononcée le 14 avril 1856
François Guizot
Alexis de Tocqueville *Souvenirs*, 1893
Auguste Blanqui Cour d'Assises, 12 janvier 1832
Comptine allemande
Louis-Philippe, roi des Français, 23 février 1848
Karl Marx *Le Capital*, Livre I, chapitre 2, "Le Procès d'échange", 1867
Walter Benjamin *Exposé de 1935*
Guy Debord *La Société du spectacle*, "II. La Marchandise comme spectacle"
[46], 1967
Heinrich Heine *Allemagne*, chant 1 / strophe 7, 1844
Guy Debord *La Société du spectacle*, "II. La Marchandise comme spectacle"
[47], 1967
Wilhelm Busch *La Pieuse Hélène*, 1872
Bertolt Brecht *Me Ti Livre des retournements*, 1934
Heinrich Heine *Pensées détachées*
Le Singe 2014
Comte de Lautréamont *Poésies II*, 1870
Karl Marx Lettre à Arnold Ruge, "Sur le coche d'eau, vers D.", mars 1843
Jean Racine *Britannicus*, Acte II, scène 2
Walter Benjamin *Paris, capitale du XIX^e siècle, Le Livre des passages*,
"N: Théorie de la connaissance, théorie du progrès"

Walter Benjamin *Paris, capitale du XIX^e siècle: Exposé de 1935*
Louis Aragon *Le Paysan de Paris*, "Le Passage de l'Opéra", 1924
Walter Benjamin Lettre à Gretel Adorno, 16 août 1935
Charles Baudelaire *Les Fleurs du mal*, Projet d'un épilogue pour l'édition
de 1861
Auguste Blanqui *L'Éternité par les astres*, VIII Résumé, 1872
Walter Benjamin Lettre à Max Horkheimer, 6 janvier 1938
Guy Debord *In girum imus nocte et consumimur igni*, 1978
Friedrich Engels Lettre à Karl Marx, 15 janvier 1847
Karl Marx Lettre à Friedrich Engels, 21 janvier 1859
Walter Benjamin *Sur le concept d'histoire*, Thèse XII, 1940
Friedrich Nietzsche *Considérations inactuelles*, "De l'utilité et des
inconvenients de l'histoire pour la vie", 1874
Johann Wolfgang von Goethe *Faust*, 1808
Walter Benjamin *Le Conteur, Réflexions sur l'œuvre de Nicolas Leskov*, 1936
Heiner Müller *Hamlet-machine*, "Le Père", 1958
Inscription sur un mur de la Sorbonne, 1968
Jacques Lacan *Le Séminaire, livre XVII – Analyticon, quatre impromptus*
(la séance a lieu à Vincennes, centre expérimental universitaire,
le 3 décembre 1969)
Karl Marx Lettre à Arnold Ruge, mai 1843
Johann Wolfgang von Goethe *Faust*, 1808
Bertolt Brecht *Baal*, 1918
Le Singe 2014

crédits images

pages 4-5: Moine au bord de la mer (1808-1810), Caspar David Friedrich (1774-1840)
Huile sur toile, localisation : Allemagne, Berlin, Alte Nationalgalerie (SMB)
© BPK, Berlin, Dist. RMN-Grand Palais/Jörg P. Anders
pages 16-17: La barricade de la rue Saint-Maur-Popincourt avant l'attaque par les
troupes du général Lamoricière, le dimanche 25 juin 1848. La barricade de la rue
Saint-Maur-Popincourt après l'attaque par les troupes du général Lamoricière,
le lundi 26 juin 1848.
Daguerréotypes de Thibault (actif vers 1850-60), localisation: Paris, musée d'Orsay
© RMN-Grand Palais (musée d'Orsay)/Hervé Lewandowski
p. 31: Angelus Novus, 1920, Paul Klee (1879-1940) Encre, craie de couleur & lavis
brun sur papier © The Israel Museum, Jérusalem, Israël/Carole and Ronald Lauder,
New York/Bridgeman Images

À l'automne Paris est un festival

Festival d'Automne à Paris
4 septembre – 31 décembre



théâtre, danse, musique,
arts plastiques, cinéma
495 représentations, 54 manifestations,
43 lieux à Paris et en Île-de-France

01 53 45 17 17
www.festival-automne.com



MAIRIE DE PARIS

* Île de France

Fondation
PIERRE BERGÉ
YVES SAINT LAURENT

Les partenaires du spectacle



LES **inRockuptibles**



philosophie
MAGAZINE

TRANSFUCE

Directeur de la publication **Stéphane Braunschweig**
Responsable de la publication **Didier Juillard**
Conception et rédaction **Le Singe**

Réalisation et maquette **Tuong-Vi Nguyen**
Conception graphique **Atelier ter Bekke & Behage**
Imprimerie **Média graphic, Rennes, France**

Licence n° 1-1067344. 2-1066617. 3-1066618

Tous les droits de la présente publication sont réservés.

La Colline – théâtre national
15 rue Malte-Brun Paris 20°
www.colline.fr

Développement durable, La Colline s'engage
Merci de déposer ce programme sur l'un des présentoirs du hall
du théâtre, si vous ne souhaitez pas le conserver.

la colline
théâtre national

01 44 62 52 52

www.colline.fr